



L'Art d'en sortir

AUX ÉDITIONS ALLIA

Marc'O, *Délire de fuite*

GÉRARD BERRÉBY
&
MARC'O

L'Art d'en sortir

Avec la collaboration de
SÉBASTIEN COFFY



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2025

UN JOUR, je suis arrivé au Tabou et je suis tombé sur Isidore Isou qui était en train de tourner un film. Isou m'a dit qu'il n'avait pas de producteur et qu'il cherchait de l'argent pour pouvoir terminer son film. Je lui ai répondu sans marquer la moindre hésitation : "Moi, je vais te le produire !" Ce projet m'a immédiatement enthousiasmé. Certes, j'étais fauché mais je me disais que j'allais trouver l'argent. Je fréquentais à cette époque des personnes riches qui naviguaient dans le milieu de l'art. J'ai fait part à l'une d'entre elles de mon projet : produire le film d'Isou. Elle m'a demandé combien cela pourrait coûter. Je lui ai avancé

un montant et elle a accepté dans la foulée : "C'est d'accord Marc'O !" Cette personne n'était autre que Robert Mitterrand, frère de François Mitterrand et père de Frédéric Mitterrand. Robert était un homme de grande prestance, plein de noblesse et un grand intellectuel. Plus que François. C'était également un homme d'affaires.

Ce qui coûtait le plus cher pour la production du film, c'étaient les laboratoires, avec les pellicules et l'enregistrement. Pour le reste, Isou prenait n'importe quelle image qu'il barbouillait, rayait et détruisait à l'aide d'eau de javel, comme on peut le voir dans son film qu'il a intitulé *Traité de bave et d'éternité*. J'apparais d'ailleurs brièvement dans le film.



Le Tabou, rue Dauphine à Paris, dans les années 1950. DR.



Tournage du *Traité de bave et d'éternité*. Au premier plan: Isidore Isou et Marc'O (de profil). DR.

Mais le plus étonnant dans l'histoire, c'est que je me suis retrouvé producteur à vingt-quatre, vingt-cinq ans. Pour produire cet unique film, j'ai créé la maison de production Marc Guillaumin. Ce sera le seul film à son catalogue: après avoir produit le film d'Isou, je me suis dit que plus jamais de ma vie ne voudrais faire cela à nouveau. Ce que je voulais: devenir réalisateur!

Dites-moi, Marc-Gilbert Guillaumin, qui est ce Marc'O?
Je ne me souviens plus pourquoi j'ai abandonné mon nom de famille pour me faire appeler Marc, O., ou encore Marc'O. J'ai donné tellement d'explications, peut-être parce qu'il fallait être original ou parce que je ne voulais pas me répéter, que maintenant je ne sais plus quelle est la vérité. J'ai peut-être choisi ce nom à l'époque où je fréquentais le groupe lettriste. J'écrivais alors: "Je'O pense que..."; "O" étant le O (zéro) et aussi le "O" comme l'ouverture, le début de beaucoup de choses¹... À moins que ce ne soit plutôt au moment où je suis entré dans la Résistance. Quiconque entrait dans la clandestinité devait changer de nom. Je pense avoir ensuite voulu poursuivre sur ma lancée et garder ce nom car entrer dans la Résistance à quatorze ans, c'était bel et bien entrer dans la vie!

La Résistance a d'ailleurs été ma véritable école, et cela même si j'étais déjà scolarisé lorsque je l'ai rejointe. Il faut dire que je suis un périphérique. Je n'aime pas être le centre. La centralité n'explique pas les choses. Selon moi, ce sont les périphériques qui font les centres, pas le contraire. Si on se situe au centre, on s'enterre. C'est pourquoi j'ai toujours été en marge. J'ai fait des études dans la marge et croyez-moi, vu les gens que j'ai fréquentés, j'étais à très bonne école.

Quels sont vos tout premiers souvenirs d'enfance, ceux qui précèdent votre choix de faire vos classes dans les marges?

1. "Il faut écrire Gil J Wolman (sans point), comme on devait écrire Marc'O: ces lettristes voulaient bouleverser jusqu'à la façon d'orthographier leurs propres noms."

Guy Debord, Lettre à Thomas Levin, 24 avril 1989, *Correspondance (janvier 1988-novembre 1994)*, vol. VII, Paris, Fayard, 2008.





Parmi mes premiers souvenirs, il y a celui de ma grand-mère, habillée en noir. Je devais avoir six ou sept ans et me souviens que lors de certaines fêtes, des fêtes communistes, des gens montaient sur la table pour danser. Parmi eux figurait ma grand-mère. Les femmes ne faisaient pourtant pas cela à l'époque, mais elle oui.

Je suis né à Clermont-Ferrand. Mes grands-parents étaient mineurs¹. Ma mère, Augustine, avait perdu son père très jeune. Elle est issue du côté paysan de ma famille alors qu'une autre branche de la famille de ma mère était composée de gens excessivement riches. Je ne sais pas si c'est vrai mais elle racontait que mon arrière-grand-père possédait, en Corrèze, vers Uzerche, de grands domaines... De ce fait, l'éducation de ma mère était tiraillée entre deux types de famille : l'une très riche (le grand-père s'était suicidé parce qu'il avait tout perdu à Monte-Carlo, il avait sauté du haut du rocher), l'autre plus pauvre.

Gilbert, mon père, qui n'était pas très communiste, reprochait à ma mère cette histoire avec ma grand-mère quand ils s'engueulaient. Moi j'étais du côté de ma mère et j'étais admiratif devant cette femme habillée en noir, toute vêtue de noir comme ça, très grande. J'ai reçu une éducation littéraire et politique. Comme ma mère et ma tante, qui lisaient beaucoup, je passais tout mon temps à lire.

Mon père était un petit ingénieur chimiste dans le caoutchouc, il travaillait chez Michelin où étaient fabriqués des pneumatiques, surtout à l'étranger. Nous sommes ainsi partis en 1931 pour Karlsruhe, en Allemagne, j'avais trois ans.

En 1934, la prise du pouvoir par Hitler fut pour moi un véritable choc. En deux jours, Karlsruhe s'est trouvée envahie de milliers de drapeaux nazis rouges à croix gammée. Tout le monde avait un drapeau. Et moi qui avais sept ans à l'époque, je pressais ma mère afin que nous installions comme tout le monde

un drapeau à notre fenêtre. Pourquoi n'en aurions-nous pas le droit? Et elle me répondait : "Non, il n'y aura pas de drapeau!" Du coup, j'ai mis une serpilière au bout d'un bâton que j'agitais en guise de drapeau. Mon père est arrivé, m'a demandé ce que je faisais avec ça dans les mains et m'a ordonné de rengainer immédiatement. En effet, ça pouvait apparaître comme une insulte, voire un blasphème.

Puis nous avons déménagé à Prague, en Tchécoslovaquie, quand mon père y a été muté. J'étais alors âgé de huit ans. Nous logions aux Jardins de la ville, dans la cité Michelin. Je fréquentais le lycée français de Prague, considéré comme une merveille architecturale moderne. C'est alors qu'eut lieu, en 1938, mon deuxième choc, avec l'entrée des Allemands en Tchécoslovaquie. Ma mère et moi, qui avions beaucoup d'amis juifs, avons assisté médusés à l'invasion de Prague par les Allemands. Et, très vite, dans les six mois qui suivirent, ils commencèrent à arrêter les Juifs, et parmi eux, beaucoup d'intellectuels.

Nous avons quitté Prague cette même année, lors de l'Anschluss, et avons rejoint Clermont tandis que mon père restait sur place, à l'usine, en Tchécoslovaquie. Il faisait partie des rares qui sont restés. Lorsque la guerre a été déclarée, il a été arrêté. Il a ensuite fait l'objet d'un échange de prisonniers et est rentré en France.

Et que s'est-il passé au moment de votre retour à Clermont?
Lors de mon retour à Clermont, en 1938, la guerre n'était pas encore déclarée. Je me souviens que mes camarades français m'appelaient "Tchéco", comme une insulte, pour marquer le fait que, pour eux, je n'étais pas français. Une fois, j'ai fait un truc assez idiot en entrant en conflit avec des gitans. L'un des types a sorti un couteau de sa veste. De mon côté, je n'en avais pas et me suis retrouvé sans arme pour me défendre. Et là, le type m'a dit : "Toi, tu es un homme. On ne se bat pas entre hommes!" Et il a rangé son

1. "Paul Albert Guillaumin naît le 16 avril 1903 à l'Hopital-Ydes (Cantal), de Gilbert Guillaumin, 34 ans, boulangier, et d'Augustine Boursault, 28 ans, s. p.. Il se marie le 26 décembre 1925 à Champagnac-les-Mines (Cantal), avec Marie Chambourg, née le 7 mai 1903 à Condat-sur-Ganaveix (Corrèze), fille de Chambourg, décédé et de Marie Manthé, gérante de la coopérative ouvrière du Bois-de-Lempre, cité minière du bassin houiller de Champagnac. Entre-temps, Gilbert Guillaumin était devenu mineur. Après une expérience à la mine, Paul Albert Guillaumin et son épouse s'installent à Clermont-Ferrand. Par la formation acquise à la manufacture Michelin, il devient ingénieur chimiste. Marc Gilbert naît à Clermont-Ferrand en 1927. Ce dernier admire beaucoup son oncle paternel Antonin, resté mineur, actif dans les mouvements sociaux. Paul Albert Guillaumin est décédé à Clermont-Ferrand le 24 avril 1976." Manuel Rispal, *Tout un monde au Mont-Mouchet 1940-1945*, Ytrac, Authrefois, 2014.





Une du mensuel *Scénario illustré*, n° 34, avec une image du film *2° Bureau* réalisé en 1935 par Pierre Billon, avec Véra Korène et Jean Murat.

couteau et m'a laissé la vie sauve. Il avait vu que je n'avais pas peur. J'aurais pu mal tourner si j'avais fait de mauvaises rencontres à l'époque à Clermont.

Je me souviens aussi avoir été habité par un sentiment de fierté lors de la libération de mon père et de son retour à Clermont. Même s'il n'avait rien fait, c'était comme s'il était un héros, alors qu'il était juste assigné à résidence. Je me souviens aussi que le deuxième bureau, on appelait ainsi les services de renseignements de l'armée française, était venu l'interroger. Et, comme j'avais vu un film intitulé *2° Bureau*, avec l'acteur Jean Murat, j'étais très fier de mon père, que j'associais à ce film...

En même temps, lors de la libération de votre père, le climat se dégradait et l'éventualité de la guerre se faisait plus menaçante. Comment perceviez-vous les choses à cette époque alors que vous n'étiez encore qu'un enfant? Quel était le climat ambiant?

En 1939, j'avais douze ans. Je suis né le 10 avril 1927. Je me souviens que, pendant mon année de 6^e, il y a eu des arrestations de Juifs dans mon collège, des choses épouvantables. C'est à ce moment-là que j'ai appris à distinguer ce qui différenciait un nazi d'un Allemand. Très tôt, la question juive est ainsi devenue importante pour moi car elle touchait à mes copains. Cela explique aussi pourquoi, dès la déclaration de guerre de 1939, je suis entré en résistance en France. J'ai fait partie des premiers à rejoindre le maquis. Moi qui avais déjà vu ce qui s'était passé à Prague, la manière dont on traitait les Juifs à Clermont-Ferrand m'était insupportable. Alors que pour beaucoup d'autres enfants, qui n'avaient pas eu de copains juifs, cela paraissait normal. Je me souviens de mon père impuissant qui, de son côté, disait qu'on ne pouvait rien faire. Il est alors beaucoup descendu dans mon estime. Ma mère était, elle, particulièrement indignée. Mais les familles de mes amis juifs récusaient totalement l'idée de l'existence d'un antisémitisme français.

Très jeune, se forgeait donc déjà dans votre esprit une ébauche de conscience politique...

En effet, très tôt, dès l'âge de quatorze-quinze ans, j'ai eu conscience de ce qui allait arriver et tentais de convaincre les plus jeunes de rejoindre la Résistance. Beaucoup d'entre eux sont ainsi devenus résistants. Mais leurs familles étaient très en colère, persuadées qu'à Clermont ils ne risquaient rien, que ça n'allait pas les toucher, eux. Que cela ne concernait que les autres. Un de mes amis, Marcel Braun, qui était à douze ans le plus jeune de sa fratrie, voulait lui aussi rejoindre le maquis mais ses parents s'y opposaient, pensant que, vu son âge, Marcel ne serait pas touché. Il n'en a toutefois pas eu le temps: sa famille a été raflee et mon ami déporté à Auschwitz. Heureusement, il s'en est sorti¹. Ses parents, non. Son frère aîné, qui lui était âgé de vingt et un ans, a en revanche réussi à se cacher et à échapper à cette rafle.

Fichier Drancy enfants. Mémorial de la Shoah. Archives nationales de France.

35521A famille	B	4175-43 X 143 4.3
CC		
Nom :	-7 DEC 1943 BRAUN	
Prénoms :	Sam Marcel	
Date Naissance :	25.8.27	
Lieu :	Paris 16 ^e arr	
Nationalité :	français	
Profession :	Étudiant	
Domicile :	Clermont Ferrand 10 rue de la Tour d'Auvergne	
C. I. val. jusqu'	10/04/30.11.43	

1. Sam Marcel Braun est né le 25/08/1927 à Paris 16^e (France). Il est le fils de Felix Braun et de Malka née Kambouchner. Il est le frère d'Annette, de Raymond et de Monique. Sam possède la nationalité française. La famille habite 52 rue d'Angoulême à Paris 11^e. Son père est négociant dans le textile. La famille quitte la capitale en 1937 pour s'installer au 10 rue de la Tour d'Auvergne à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Son père ouvre un magasin de confection dans cette même ville au 33 rue Saint-Genet. Sam, Monique et leurs parents sont arrêtés le 12/11/1943 à six heures du matin. Sa grand-mère maternelle, Adèle Kambouchner, âgée et malade, est laissée sur place par les policiers. Elle est évacuée à l'hôpital où elle décède le jour même. Annette et

Raymond échappent à l'arrestation. Raymond se trouve alors dans les Chantiers de la jeunesse française dans les Alpes. Alors qu'elle rentrait au domicile familial, Annette est prévenue par une voisine. Sam, Monique et leurs parents sont conduits à la prison du 92^e R.I. puis sont transférés le 30/11/1943 au camp de Drancy (Seine-Saint-Denis). Les quatre membres sont déportés par le convoi 64 parti du camp de Drancy le 07/12/1943 à destination du camp d'Auschwitz-Birkenau (Pologne). Sam est affecté au Kommando 55 du camp de Monowitz pour y effectuer des travaux de terrassement. Il fait plusieurs passages entre février et mai 1944 au Revier, l'infirmerie du camp de Monowitz, grâce au professeur Robert Waitz qui dirige ce Revier. Sam est évacué

du camp le 17/01/1945 lors d'une marche de la mort. Il est ensuite placé dans un wagon à découvert qui le mène au camp de Sachsenhausen (Allemagne). Il est transféré le 06/02/1945 au camp de Flossenbürg (Allemagne) puis dans un sous-camp de Flossenbürg, Leitmeritz (République tchèque). Il y est libéré le 01/05/1945. Sam est admis dans un hôpital de Prague (République tchèque) pour soigner son typhus. Il est rapatrié en France le 05/06/1945 à l'Hôtel Lutetia. Jugé trop faible, il est envoyé pendant plus de deux semaines à l'hôpital Bichat à Paris 18^e. Ses parents et sa petite sœur Monique ne sont pas revenus de déportation. Sam Braun est décédé le 01/07/2011 à Suresnes (Hauts-de-Seine) à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Source : Mémorial de la Shoah.





Cette Sten appartenait à Fernand Lagier-Bruno (1896-1978), chef du maquis de Béassac, dans le Briançonnais. Il a peint son surnom dessus, "Pépé". DR.

Vous n'êtes donc pas resté indifférent, et encore moins passif, face à la survenue de ces événements. Comment avez-vous intégré la Résistance? Avez-vous bénéficié de la complicité d'une personne, de l'aide d'un réseau?

Mon principal contact avec la Résistance à Clermont-Ferrand était le "docteur Bistouri". J'habitais à côté de chez René Crozet, avec lequel j'étais en classe à Godefroy-le-Bouillon. J'ai été informé du départ d'un groupe de scouts de Clermont-Ferrand pour le mont Mouchet. Nous sommes montés dans un train et sommes passés sous le panneau "Ici commence la France libre" à Clavières, avant d'être affectés à la 14^e Compagnie. Sur place, à Pinols, René Crozet me conseille de garder les culottes courtes avec la consigne suivante: "Si tu es pris, tu dis que tu es scout catholique." J'avais une mitrailleuse Sten. Au moment des combats, le 11 juin, j'ai arrosé un long moment, sans trop savoir sur qui je tirais. Mais, pour décrocher, j'ai dû passer un glaciais de 200 mètres à découvert. J'ai eu la peur de ma vie.

Pour moi, la résistance allait de soi. Au maquis, dans le Cantal, ils ont toujours été très gentils. Peut-être parce que j'étais jeune. Le maquis, c'était une ouverture, des espoirs, des discussions... C'était de la création permanente parce que tous ces gens, à partir de cette bataille, espéraient recréer un monde. Or, à la Libération, j'ai compris que ce n'était pas un monde nouveau qui allait se créer.

Pendant le retrait des Français, les soldats avaient abandonné des fusils et des armes sous un pont, près d'Issoire. Et, pour nous, il était important de mettre la main dessus. Je me suis porté volontaire et on est partis durant la nuit pour les récupérer. Le pont était gardé par des soldats allemands. Pendant qu'ils faisaient la fête et riaient avec des femmes, on a plongé à minuit et ainsi repêché des fusils qui étaient dans des sacs en jute. C'était un des premiers actes de résistance.

Je me souviens que Pierre Mendès France avait été arrêté par les Allemands et emprisonné

à Clermont-Ferrand. J'avais treize ou quatorze ans et les aînés ne me disaient pas tout. Mais je me rappelle qu'ils m'avaient dit à moi et aux deux ou trois jeunes qui étaient là: "Y a quelqu'un qui va s'évader cette nuit, vous allez vous promener autour de la prison et si vous voyez quelqu'un qui s'évade, vous l'amenez à cet endroit." Et Mendès France s'est évadé cette nuit-là. Nous, on a rien vu. Mais on était là, au cas où!

Pendant l'occupation allemande, le gouvernement de Vichy a accepté de "céder" des ressortissants français pour aller travailler dans l'industrie du Reich, et cela en échange de prisonniers de guerre internés dans des camps en Allemagne. L'obligation de travailler pour l'ennemi a conduit beaucoup d'appelés à refuser ce travail obligatoire. On les a alors qualifiés de "réfractaires". Ce sont, en majorité, les réfractaires qui ont constitué les premiers maquis de la Résistance. Quand je suis arrivé au maquis, dans la Montagne noire du côté de Castres, j'y ai retrouvé une vingtaine de types. Ils n'avaient rien, si ce n'est une mitrailleuse. Aucun n'était résistant. Il s'agissait juste de réfractaires au Service du Travail Obligatoire¹. Ils me disaient: "Qu'est-ce que tu fais là?! Tu n'es pas concerné par le STO! T'as rien à faire là!" Et on m'a renvoyé à Clermont, où ma mission était de réunir des gens pour partir au maquis. J'ai donc réuni dix-sept jeunes comme ça, dont la moitié de Juifs, pour partir.

Quels sont vos souvenirs du maquis? Avez-vous participé à des combats?

J'ai connu deux terribles batailles. La première est la bataille du mont Mouchet, dans le Cantal, à 30 kilomètres du viaduc de Garabit. Il s'agit d'une des plus grandes batailles qui a eu lieu. Le mont Mouchet, situé à cheval sur la Lozère et la Haute-Loire, était le plus grand maquis devant celui de La Truyère en Lozère.

1. Service du Travail Obligatoire (STO): Institué par le gouvernement de Vichy par une loi du 4 septembre 1942 pour répondre aux exigences allemandes de main d'œuvre, le STO constitue en fait le prolongement de la politique vichyste de la "Relève" mise en place début 1942, et qui consistait à envoyer en Allemagne des travailleurs spécialisés volontaires en échange du retour de prisonniers de guerre (trois travailleurs pour un prisonnier). L'échec de la "Relève" et la faiblesse de ses résultats entraînent l'instauration par Laval d'une nouvelle loi du 16 février 1943 modifiant le recrutement du STO: il ne se fait plus selon un critère professionnel mais sur une base démographique. Les réquisitions concernent désormais tous les jeunes nés entre 1920 et 1922. Très impopulaire, le STO a provoqué une hostilité croissante de l'opinion à l'égard de la politique de collaboration, et il a entraîné une partie des réfractaires à s'engager dans la Résistance, en particulier au sein des maquis. Source: Fondation de la Résistance.



1. Les combats ayant eu lieu à Pinols (Haute-Loire) les 10 et 11 juin 1944 font partie de la bataille du mont Mouchet. Il s'agit d'une offensive allemande contre les maquisards appelés par le colonel Gaspard. Il y eut 50 victimes. On dénombre aussi 10 civils tués. Plusieurs résistants ont été fusillés ou exécutés sommairement. 450 hommes arrivent à Pinols le 10 juin 1944. Ce sont deux compagnies SS et une compagnie du 958^e bataillon antiaérien. Les "Truands", 32 volontaires commandés par le lieutenant Malaise et quelques jeunes Aurillacois les attendent. Le combat dure plus de deux heures mais les assaillants sont plus nombreux et aguerris. Aussi, quand une mitrailleuse s'enraie, les "Truands" sont encerclés. Privés de solution de repli, une vingtaine d'entre eux furent tués et massacrés sur place. Dans la matinée du 11 juin, trois compagnies de maquisards ont pris position sur les hauteurs dominant le pont du Crépoux. Bien postées, elles arrêtent la progression allemande pendant 3 heures. Côté allemand, c'est la deuxième compagnie du 1000^e régiment de sécurité motorisé commandé par le colonel Abel qui mène l'attaque, ils disposent notamment de "la tronçonneuse d'Hitler", la mitrailleuse MG 42. Plusieurs maquisards sont tués, les Allemands sont maîtres du Pont du Crépoux, ils prennent plusieurs civils en otage et les exécutent. L'enquête pour crimes de guerre établit qu'une trentaine de FFI avaient été abattus après avoir été arrêtés, beaucoup n'ayant pu être identifiés. D'autres sont achevés sur place. Source: Le Maitron, *Dictionnaire biographique des fusillés, guillotnés, exécutés, massacrés 1940-1944*.

J'ai été blessé au cours de cette bataille, quand j'ai rencontré la division Waffen SS Das Reich (qui a perpétré le massacre d'Oradour-sur-Glane) et Hermann Goering (qui tirait sur la foule et tuait)¹. Les SS remontaient du Sud après avoir envahi l'Italie pour se rendre sur les lieux du débarquement. Nous avons tenté de les freiner le plus possible pour les empêcher de se regrouper. C'est là qu'avec 4000 maquisards, on a réussi à les stopper pendant quinze jours pour qu'ils ne puissent pas passer. Ce groupe de maquisards se faisait appeler "Le Corps franc des Truands". Il était constitué de tous les voyous du coin et j'avais pour eux une très grande admiration. Ils ont résisté et réussi à ralentir la division allemande. Mais lors de notre retraite vers le mont Mouchet, nous sommes tombés sur l'ennemi... On s'est battu de manière épisodique, par escarmouches. C'est la plus grosse bataille à laquelle j'ai assisté. Je me souviens que je tirais tout le temps, qu'on n'y voyait rien si ce n'est des ombres... Un soir, alors que ça tirait de tous les côtés et qu'il y avait plein de morts à côté de moi, il y a eu, d'un seul coup, un silence. C'était épouvantable. Des types disaient: "Il faut se tailler, ils ne tirent plus! Y a une route en haut, essayons de l'atteindre!" Et moi, j'ai dit: "Oui, mais on a l'ordre de rester là." Eux sont partis, alors j'ai fui aussi. Et là, à peine partis, il y a eu des rafales de tous les côtés. Je me suis retrouvé dans un champ et j'ai vidé trois chargeurs. J'ai atteint la route et j'ai intercepté un camion qui partait également. C'est ainsi qu'on a fui. Au cours de la deuxième bataille, j'ai reçu une balle dans le mollet lors d'une embuscade. Mon père, qui était libre-penseur, ne m'avait pas ennuyé avec la religion. Lors des cérémonies, des baptêmes, etc., les libres-penseurs allaient au café et pas à l'église. Mais il m'avait dit au moment de mon entrée dans la Résistance que, s'il m'arrivait quelque chose, je devais aller voir un curé et lui dire que j'étais scout, "comme ça, il t'aidera". Alors, blessé, arrivant dans un hameau,

RAPPORT SUR L'ACTIVITÉ DE RÉSISTANT DE MARC GUILLAUMIN

Marc, Gilbert GUILLAUMIN alias "Max"
Né le 10 avril 1927 à Clermont-Ferrand
(Puy-de-Dôme)

montant au réduit avec 17 camarades étudiants âgés de 15 à 22 ans le 27 mai 1944, sur ordre de son chef, le Lieutenant "Cambronne".

ACTIVITÉ DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Jusqu'au 1^{er} octobre 1943, il étudie au Lycée Godefroy de Bouillon de Clermont-Ferrand.

À compter de cette date, il quitte son domicile et ses occupations légales et rejoint le Mouvement des "Ardents"¹. Continuant à vivre à Clermont, il change continuellement de domicile, et assure des liaisons pour la Résistance à Toulouse, Brive-La-Gaillarde; distribue des journaux clandestins et de fausses cartes d'identité; aide des étudiants alsaciens-lorrains et organise des départs pour le maquis.

Puis, le 3 janvier 1944, sur ordre du Lieutenant Georges Lagarde alias "Cambronne" (adjoint au chef départemental des Ardents - Corps Franc d'Auvergne), il contacte le commandant Étienne Blanchet alias "Bernard" et est envoyé dans un maquis à Pontgibaud (Puy-de-Dôme). Son groupe est alors fixé près de Saint-Pierre-le-Chastel où on leur apprend le maniement des armes et où les jeunes recrues participent à des sabotages de voies ferrées ou de lignes téléphoniques, ainsi qu'à des embuscades de convois allemands.

C'est au milieu du mois de mai 1944 que le Commandant Bernard le charge du recrutement de jeunes recrues en prévision des combats du mont Mouchet, et qu'il retourne alors sur Clermont-Ferrand où il s'acquitte parfaitement de sa tâche en

Prenant part aux combats du Crépoux (commune de Pinols) avec les membres de la 14^e compagnie, le 11 juin 1944, il se replie avec les survivants au réduit de Chaudes-Aigues, et est blessé par balle à la jambe droite le 21 juin suivant aux combats d'Anterrieux (Cantal). Soigné sur Saint-Chély-d'Apcher (Lozère), il reprend son activité après guérison, le 1^{er} juillet 1944, dans un maquis de la Haute-Lozère (Les Sauvages) sous le commandement de Jean Ameil (alias "capitaine Zabala") alors en charge du 2^e bureau, et d'Yvan Sohm (alias capitaine "Le Breton"). Au mois d'août 1944, il participe notamment à la libération de Marvejols et de Mende avant de rejoindre Clermont-Ferrand au début du mois de septembre suivant où il est affecté à l'Hôpital militaire.

Il sert dans sa formation jusqu'au 13 octobre 1944, date à laquelle le Médecin Lieutenant-Colonel Bouchard (Chirurgien des Hôpitaux Militaires) estime que, suite à la blessure qu'il a reçue à la jambe, Marc Guillaumin doit être considéré comme inapte temporairement au service militaire.

TITRES ET HOMOLOGATIONS AU TITRE DE LA RÉSISTANCE

- Carte du combattant n° 852.875 délivrée le 18 mars 1998;
- Carte de CVR n° 108562 délivrée le 18 juillet 1957 par le service départemental de l'ONACVG du Puy-de-Dôme;
- Homologué membre des FFI d'Auvergne du 3 janvier au 28 août 1944.

1. Attestation de Charles Rauzier alias "Commandant Tranchet" (chef départemental des Ardents - MUR d'Auvergne) figurant dans le dossier d'homologation de Marc Guillaumin au SHD de Vincennes (Fonds GR 16 P, dossier n° 278214).

j'ai cherché un curé. Je l'ai trouvé et je me souviens que lui m'a regardé arriver avec méfiance car j'avais avec moi une mitrailleuse. Mais je lui ai dit que j'étais scout et il a accepté de m'aider en me cachant dans un trou. J'avais, comme chacun, des pansements qui avaient été parachutés par les Anglais. J'ai fait un bandage sommaire et suis resté 24 heures environ dans ce trou. On m'a apporté à manger. Au bout de deux ou trois jours (le temps reste une notion vague dans ces moments-là), je suis sorti dehors. Et là, j'ai vu arriver deux filles plus âgées que moi d'un an, j'en avais alors quatorze ou quinze. Il s'agissait de patriotes qui cherchaient des blessés pour les aider. C'était le Débarquement, tout le monde était concerné par ce qui se passait, les combats... Jeune maquisard, j'étais pour elles la chose la plus merveilleuse du monde. Elles m'ont emmené chez leurs parents. J'ai menti en me vieillissant – j'étais très grand – pour rendre plus crédible mon état de maquisard, à la différence des périodes de rafles où j'affirmais être plus jeune que je ne l'étais. Elles sont allées voir une résistante, pharmacienne à Saint-Chély-d'Apcher, un très beau village, où j'ai été soigné.

J'ai alors appris que le fameux curé qui m'avait aidé était en fait un collabo. Et tandis que les Allemands fuyaient et que les résistants gagnaient du terrain, on voulait l'arrêter. Je l'ai alors sauvé à mon tour en témoignant en sa faveur et en rappelant qu'il m'avait sauvé la vie et ne m'avait pas dénoncé. Tous étaient surpris, ébahis. Les jeunes filles ont confirmé mes dires. Tout comme la pharmacienne qui, elle aussi, a pris fait et cause pour moi, et a permis d'arrêter cet élan. Le curé était sauf.

Ma blessure était une fracture du péroné : je ne pouvais plus marcher et devais passer une radio. Pour ce faire, j'ai dû séjourner deux jours dans un asile, une "maison de fous" comme on disait à l'époque, à Saint-Alban. Le lieu ressemblait à une prison. J'y ai rencontré un jeune homme qui se cachait et disait

être un "poète surréaliste". À l'époque, je ne savais pas de qui il s'agissait mais je savais qu'il n'était pas un résistant. On a parlé pendant ces deux jours, et il m'a dit s'appeler Éluard. C'est de cette manière que j'ai rencontré Paul Éluard¹. C'était ma première rencontre avec un intellectuel mais ce n'est que plus tard, une fois la guerre terminée, que j'ai pris conscience de qui il s'agissait, quand on m'a parlé d'un Éluard à Paris. Je ne l'ai plus jamais revu bien que j'aie longtemps hésité à aller le rencontrer quand j'étais à Paris. Je ne l'ai jamais fait... Entre-temps j'avais fait la connaissance d'André Breton, mais lui et Éluard s'étaient alors brouillés.

Que vous est-il arrivé une fois cette blessure guérie ?

Après ma blessure, j'ai appris que les anciens maquisards étaient intégrés, à la première occasion venue, dans l'armée des Alliés. Ils étaient envoyés au front pour continuer la guerre, en Allemagne. Et quand j'ai vu l'armée, ça ne m'a pas plu du tout ! J'ai arrêté là. J'ai profité du fait d'avoir combattu dans la Résistance pour y échapper...

Je me souviens que De Gaulle, à l'époque, était considéré comme Dieu ! Je fais partie de ceux à avoir entendu son appel, celui du 18 juin. C'était un événement pour moi. J'étais alors très averti, beaucoup plus que la majorité de la population. J'ai toujours détesté Pétain. Et voyez, mon père n'étant pas communiste, je n'ai pas fait partie du Parti communiste et des FTP (Francs-tireurs et partisans). Par contre, j'ai fait partie des FFI, les Forces Françaises de l'Intérieur. J'avais des copains aux FTP. On ne s'entendait pas très bien parce qu'ils luttèrent un peu pour eux-mêmes. Alors que pour moi, être résistant, c'était lutter pour créer un nouveau monde.

Mon père comptait parmi ceux que j'appelle "les résistants de la dernière heure". Quand je suis rentré du maquis, après le mont Mouchet, la ville avait été libérée par les résistants du cru, dont il faisait partie.

1. "Le Cimetière des fous
Ce cimetière enfanté par la lune
Entre deux vagues de ciel noir
Ce cimetière archipel de mémoire
Vit de vents fous et d'esprits en ruine
Trois cents tombeaux réglés de terre nue
Pour trois cents morts masqués de terre
Des croix sans nom corps du mystère
La terre éteinte et l'homme disparu
Les inconnus sont sortis de prison
Coiffés d'absence et déchaussés
N'ayant plus rien à espérer
Les inconnus sont morts dans la prison
Leur cimetière est un lieu sans raison"
Paul Éluard, *Souvenirs de la maison des fous*, Paris, Seghers, 2011.

"Lors de son séjour de quatre mois à l'hôpital de Saint-Alban en compagnie de son épouse Nush, Paul Éluard crée les éditions clandestines de la Bibliothèque française, imprimées sur les presses de René Amarger à Saint-Flour. Il côtoie plusieurs patients qui s'expriment au moyen de la peinture, du tissage, de la sculpture, comme Aimable Jayet, Clément Fraisse et surtout Auguste Forestier, dont il acquiert plusieurs œuvres parmi lesquelles *Le Roi fou*, *La Bête du Gévaudan* et un *Homme-coq*. Il offre certaines de ses trouvailles à Raymond Queneau, Picasso et Dora Maar. Jean Dubuffet découvrira le travail d'Auguste Forestier lors d'une visite chez Paul Éluard, à Paris, à la fin du printemps 1944. Le concept d'art brut n'allait pas tarder à émerger."
Didier Daeninckx, *Cachés dans la maison des fous*, Paris, éd. Bruno Doucey, 2015.